

Compte rendu

Ouvrage recensé :

S.N. EISENSTADT, *Japanese Civilization. A Comparative View*. Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1996, xii + 581 p., index.

par Bernard Bernier

Anthropologie et Sociétés, vol. 22, n° 3, 1998, p. 167-168.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015564ar>

DOI: 10.7202/015564ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



S. N. EISENSTADT, *Japanese Civilization. A Comparative View*. Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1996, xii + 581 p., index.

Dans ce livre monumental, le sociologue comparatiste S. N Eisenstadt analyse la civilisation japonaise au regard des autres civilisations. Il en arrive à la conclusion qu'elle est la seule qui soit fondée sur des principes qu'il appelle non axiaux, donc qu'elle est profondément différente des autres. Eisenstadt définit l'axialité par la référence à un ordre ontologique et éthique qui repose sur des principes transcendants (Dieu, le cosmos, etc.), un ordre foncièrement différent de l'ordre « mondain ». Il inclut dans les civilisations axiales celles qui abritent les grandes religions que sont le christianisme, l'islam, le judaïsme, le bouddhisme et l'hindouisme, ainsi que la Chine, dont il considère le confucianisme comme une forme de pensée fondée sur la transcendance. La civilisation japonaise est selon lui la seule grande civilisation à avoir évité la transcendance.

Pour Eisenstadt, la civilisation japonaise se définit par les éléments suivants : l'absence de transcendance et d'une conception du monde basée sur des essences ; la croyance dans des divinités régénératrices et non pas dans un ou des dieux créateurs ; l'interdépendance de la nature et de la culture ; l'immanence du monde des divinités ou des principes et du monde d'ici ; la valorisation de l'ordre social et de l'ordre cosmique ; la définition de l'ordre général et de l'ordre contextuel en termes sacrés, naturels et primordiaux et non à partir d'entités ontologiques construites en termes transcendants ; la minimisation du sujet et l'insistance sur le contexte, ce qui mène à la définition des personnes et des objets en termes relationnels et non selon des principes abstraits ; la faiblesse des idéologies et l'absence d'orthodoxie. Pour Eisenstadt, il s'est développé au Japon une culture spécifique, une façon particulière de définir la collectivité japonaise, de concevoir l'ordre social et l'ordre cosmique, d'ordonner les relations sociales, de définir la légitimité, de se placer par rapport à des contextes spécifiques et de traiter les éléments venant de l'extérieur avec une approche double, qui combine l'acceptation de ces éléments dans des contextes délimités et leur « japonisation » (ou bien la traduction en termes immanents des principes extérieurs transcendants).

Eisenstadt tente d'expliquer cette culture japonaise en combinant le culturalisme, l'analyse historique des institutions et leur complémentarité dans des comportements particuliers. Il ne veut pas donner la priorité à la culture, à la structure ou à l'histoire, mais bien les combiner pour éviter les écueils des approches qui privilégient l'un ou l'autre de ces éléments.

Pour ce faire, l'auteur a consulté un nombre impressionnant d'ouvrages, surtout de langue anglaise et publiés aux États-Unis. Il a utilisé des sources sur un grand nombre de sujets, qu'il intègre dans une analyse complexe utilisant un vocabulaire partiellement nouveau (surtout la distinction entre civilisations axiales et non axiales). Mais les points fondamentaux de son analyse ne sont pas tout à fait originaux, puisqu'on les trouve dans plusieurs ouvrages qu'il a consultés. Ce qui fait la force de celui-ci, ce n'est donc pas vraiment son originalité, mais plutôt le nombre impressionnant de variables et de contextes qu'il réussit à intégrer, la profondeur historique de son analyse et la comparaison systématique.

Malgré ses intentions et l'étendue des problèmes touchés, l'auteur en revient finalement à une approche culturaliste assez traditionnelle : il voit le Japon comme une totalité close (malgré les emprunts de l'extérieur) et homogène, qui a défini assez tôt dans son histoire des principes culturels, appliqués ensuite à toutes les époques (y compris aux emprunts de l'étranger). Ce n'est pas qu'Eisenstadt nie les transformations historiques en tant que telles, mais selon lui, elles modifient superficiellement les principes culturels de base établis il y a plusieurs siècles. Pour lui, le principe de base est la définition de la collectivité japonaise en termes sacrés et primordiaux, c'est-à-dire fondée sur l'origine divine de la nation et de la lignée impériale. De cette façon, l'auteur reprend à peu près intégralement les thèses des auteurs dits du *nihonjinron* — tendance à définir une culture japonaise simple, homogène et plus « unique » que toute autre. Eisenstadt peut difficilement éviter cet écueil puisqu'il a ignoré les nombreux écrits japonais qui n'entrent pas dans son cadre d'analyse. D'ailleurs, il n'utilise que quelques sources en japonais. Il adopte en fait la tendance majeure des études japonaises aux États-Unis depuis 1945, à savoir la tendance culturaliste, en réinterprétant dans ses termes les écrits qui l'ont critiquée (Gordon, Garon, etc.).

Un défaut théorique plus fondamental encore vient de la dichotomie axial-non axial. Eisenstadt reprend ici sans s'en rendre compte un mode de théorisation de plus en plus critiqué, fondé sur le principe d'opposition. Comme il adopte ce mode de pensée, l'auteur choisit d'ignorer les théories « axiales » qui se sont développées historiquement au Japon : le bouddhisme de Nichiren insistant fortement sur l'orthodoxie et sur des principes immuables, par exemple, ou l'idéologie impériale des années 1885-1945, qui confère à l'empereur une place transcendante par rapport au monde. Son choix théorique explique aussi qu'il écarte de son analyse les aspects moins « axiaux » des autres civilisations (par exemple, les éléments taoïstes dans la civilisation chinoise). Bref, il définit les civilisations en termes d'essences immuables, dont on voit mal comment elles peuvent se comprendre ou même simplement communiquer entre elles. Cette définition le mène à minimiser divers épisodes de l'histoire du Japon qui n'entrent pas dans sa définition de la civilisation japonaise, comme les luttes ouvrières qui ont immédiatement suivi la guerre du Pacifique.

Ce livre n'en est pas moins important dans l'histoire des études japonaises en Occident en ce qu'il se fonde sur une comparaison systématique du Japon avec d'autres civilisations et en ce qu'il contient une synthèse complexe portant sur un nombre impressionnant de facteurs et de variables.

Bernard Bernier
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Naoki SAKAI, *Translation and Subjectivity. On « Japan » and Cultural Nationalism*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, xxiii + 231 p., réf., index.

Comment concevoir la langue et la culture nationales, en prenant le Japon comme cas principal, tel est en gros le sujet de ce livre difficile mais fascinant. Sakai, Japonais